

ment réduits et le bénéfice plus considérable. L'autre arpent serait cultivé en prairies, et pour peu que le propriétaire voulût faire usage des engrais du commerce, le rendement des fourrages s'élèverait encore à un chiffre très-satisfaisant.

D'un côté donc trois fois plus de récolte en grain, moins de travail et par conséquent moins de frais, de l'autre un assez fort volume de fourrages suffisant pour nourrir une à deux vaches de plus, sans compter des engrais beaucoup plus abondants destinés à amener une période de récoltes plus riches et plus productives.

Nous appelons sur ce point toute l'attention des habitants des campagnes ; qu'ils réfléchissent bien, et ils verront que nous sommes tout à fait dans le vrai.

MENAGER ET AUGMENTER LES ENGRAIS.

Les engrais sont aussi généralement maltraités et ne donnent par conséquent pas de résultats suffisamment utiles. Les fumiers, en sortant de l'écurie, sont placés dans le premier endroit venu, exposés à toutes les intempéries, à la pluie, au soleil, les purins qui constituaient la meilleure partie de l'engrais, coulent dans les chemins et vont empoisonner les ruisseaux, les rivières, après avoir empoisonné l'air respirable ; c'est là une perte énorme pour le cultivateur.

Il serait cependant bien simple d'organiser un petit emplacement dans la cour de la ferme, de creuser un trou à côté du tas de fumier et le mettre en rapport avec tous les égouts de la ferme ; cette construction peut avoir lieu fort simplement et presque sans frais : il suffit de creuser un trou au milieu de l'emplacement sur lequel doit être déposé le fumier ; on l'entoure de maçonnerie ou simplement de terre glaise, dans le cas surtout où le sol serait trop perméable.

On remplit ensuite de terre bien sèche. Les levées de fossés, la glaise desséchée parfaitement ou les terres noires seront excellentes. On devrait aussi mettre un bon lit de ces terres sèches dans toute la cour des animaux pour que les fumiers s'y mélangent et que les liquides soient absorbés sans se perdre.

Quel effet veut-on que produise un fumier mal tenu, desséché, soumis à une évaporation incessante, ayant par conséquent perdu la plus grande partie de ses éléments fertilisants, et puis, le plus souvent, dans certaines contrées, on ne se sert pas assez de paille pour faire litière aux animaux, on les laisse dans la saleté ou bien on jette sous eux quelques poignées de feuilles, de branches de sapin, de paille de sarasin etc., etc. Il est vraiment pitoya-

ble de voir transporter ces fumiers sur les champs, aussi les récoltes sont-elles misérables

Tous les soins du cultivateur doivent se porter sur les fumiers qui sont dans les campagnes les agents de la fertilisation et de la richesse ; qu'on s'en souvienne bien, pas d'engrais, pas de produits ; et la plupart du temps, les habitants des campagnes ne savent pas même tirer parti des ressources dont ils disposent. Routine ! ignorance ! Voilà où il faut chercher la cause de cette conduite incroyable.

Les cultivateurs ont encore une fâcheuse habitude, et cette habitude est commune à bien des localités. Ils s'imaginent que le plus riche est celui qui possède dans ces écuries le plus grand nombre de bêtes, en sorte que le plus souvent ils ne s'occupent ni de leur qualités, ni des soins à leur donner ; ils entassent pêle-mêle des animaux auxquels ils administrent une nourriture fort médiocre, de la paille pendant tout l'hiver et encore quelle paille ! Les soins les plus nécessaires font complètement défaut ; nous avons vu des vaches qui, à la fin de l'hiver, avaient bien de la peine à se lever et à marcher. C'est vraiment déplorable : comment des vaches ainsi traitées pourraient-elles donner les produits quelconques ? Des élèves nourris de cette façon ne croissent pas et ne font aucun profit.

Ne serait-il pas préférable de tenir seulement dans la ferme un nombre d'animaux en rapport avec la nourriture qu'on peut leur fournir ? Les bêtes sont comme la terre, elles ne produisent que lorsqu'elles sont bien nourries, bien traitées, bien soignées. Une bonne vache, dans ces conditions, donne beaucoup de lait, elle se maintient dans un bon état de chair et au printemps, elle a une valeur incontestable. On ne saurait trop répéter ces vérités aux habitants des campagnes. Quelques-uns entrent déjà heureusement dans la bonne voie, mais il reste encore terriblement à faire pour atteindre le but.

Qu'on s'en souvienne bien : *tant vaut l'homme, tant vaut la terre*. Lorsque les habitants des campagnes posséderont une instruction agricole suffisante, ils se dépouilleront de ces idées de routine, qui sont un obstacle invincible à tout progrès sérieux. Tous les cultivateurs veulent sans doute gagner le plus d'argent possible, mais souvent ils font fausse route par ignorance. Est-ce, leur faute ? Peut-être pas autant qu'on pourrait le supposer. Pour apaiser sa soif, il est nécessaire d'avoir de l'eau, comme pour faire un civet, il faut un lièvre. Où sont les moyens d'instruction agricole ?

Année de gelée, année de blé.

An ée neigeuse, année fructueuse.

APICULTURE.

On a bien voulu nous envoyer avec le dernier numéro de l'*Apiculteur* (excellent journal mensuel français, illustré, abonnement par an, \$1. 75 frais de port inclus.) l'*Almanach des cultivateurs d'Abeilles* que nous voudrions voir entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à cette culture aussi agréable que profitable. C'est un joli volume de 110 pages, contenant de nombreuses illustrations. Il est écrit dans un style charmant, comme on pourra s'en convaincre par les extraits suivants :

Ce qu'il y a dans une ruche d'abeilles.

C'était un dimanche du mois de mai. Ce jour-là les amateurs de mouches à miel étaient réunis chez le père Mathieu, dont le rucher florissant faisait l'admiration et l'envie de tout le monde. La réunion était nombreuse ; sans compter une dizaine d'apiculteurs vierges, avides de s'instruire, il y avait : le maître d'école, qui a inventé plusieurs ruches nouvelles ; Jean Claude, qui n'a rien inventé, mais qui n'en soigne pas plus mal ses abeilles ; le voisin Cadet Chouffeur, un *moucheur* qui n'a pas inventé la poudre, ce qui ne l'empêche pas de mettre du foin dans ses bottes, et votre serviteur Jean-Pierre qui saisit toutes les occasions de se rencontrer avec les gens aux mouches, dans l'espoir d'apprendre quelque chose sur ces petites bêtes du bon Dieu.

Nous étions tous plantés comme des piquets à quelque distance et sur le côté des ruches du père Mathieu, admirant l'activité de ses abeilles dont le travail incessant et le bourdonnement très-vif nous portaient à l'âme. Les unes rentraient chargées de pelottes attachées avec art à leurs pattes de derrière ; les autres revenaient le ventre gonflé de miel. Quelques-unes étaient cramponnées sur le tablier de la ruche, occupées à battre des ailes en signe d'allégresse ; quelques autres semblaient garder la porte d'entrée et palpaient les arrivantes. Cet apport de provisions nous ravissait. Mais comment étaient-elles emmagasinées ? Quel ordre présidait aux différents travaux de l'intérieur de la ruche ? Quelle était l'organisation d'une colonie de mouches à miel ? C'est ce que le père Mathieu, qui est communicatif, se fit un devoir et un plaisir de nous apprendre. Ayant toussé pour nous avertir d'avoir les oreilles ouvertes, il s'exprima ensuite ainsi :

— Mes amis, vous voyez ce panier qu'on appelle ruche : eh bien, à l'époque de l'année où nous sommes, il